

dans l'union de la pensée et du sentiment, de la fantaisie et de la vigueur. Tour à tour âpre et doux, sarcastique et tendre, son réalisme pessimiste aspire éperdûment aux effusions de l'Idéal. Il a la haine de tout ce qui rampe ; mais parfois ses images échappent au pur génie hellénique, et ce qu'il gagne en force explosive il le perd en sérénité. Cette étude de l'éminent critique napolitain sera consultée avec fruit, d'autant qu'elle est consciencieuse et dictée par l'esprit de justice.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

### LETTRES NÉERLANDAISES

M. Scharten-Antink : *Sprotje's verder leven*. Nederlandsche Bibliotheek. — Arthur van Schendel : *Shakespeare*. Amsterdam, W. Wersluys. — Is. Querido : *Vanden Akker*. Amsterdam, Scheltens en Giltay. — Henriette Roland Holst : *De Opstandelingen*. Nederlandsche Bibliotheek. — H. Heyermans : *Glück auf*. — P. C. Boutens : *Vergeten Liedjes*. Bussum, Van Dishoeck. — J. Everts : *Proza*. Bussum, Van Dishoeck. — Goethe : *Faust, 1<sup>re</sup> Partie*, traduit par Adama van Scheltema. Wereldbibliotheek. — J.-J. Rousseau : *Emile*, adapté par Is. Querido. Wereldbibliotheek. — Memento.

Faisons aujourd'hui la part aux écrivains hollandais. Messieurs les Flamands m'excuseront de les faire attendre à la prochaine fois.

**Sprotje's verder leven**, par M. Scharten-Antink. — Cette *Vie ultérieure de Sprotje* forme la dernière partie d'une trilogie dont les deux premières parties, parues de 1906 à 1909, s'appellent *Sprotjeet Sprotje heeft een dienst* (Sprotje en service). En faisant quelques légères réserves pour la 1<sup>re</sup> partie, laquelle n'a pas encore tout à fait le pur éclat et la haute simplicité des deux autres, je crois bien que nous avons là tout bonnement un chef-d'œuvre. Cette histoire complète d'une humble et vaillante fille du peuple est d'une sobriété, d'une tendresse et d'une vérité sublimes. C'est navrant et exquis. Que d'émotion contenue il y a dans ces trois minces volumes ! Comme observation et comme expression, c'est un des plus beaux livres de notre langue. Cela vaut un *Cœur simple* de votre admirable Flaubert, avec cette différence que le conte de M<sup>me</sup> M. Scharten-Antink a pris les proportions d'un roman. Sprotje, l'héroïne (héroïne dans le sens le plus humain du mot), est tellement vivante qu'il suffit de l'avoir vue une fois pour ne plus jamais l'oublier et l'aimer toujours.

**Shakespeare**, par Arthur van Schendel. — Doué d'une belle fantaisie et d'une rare intuition, M. van Schendela tenté, après beaucoup d'autres, de déchirer le voile mystérieux qui nous cache toujours la vie de Shakespeare. Il a visité pour cela les lieux où s'écoula l'enfance du poète, Stratford-upon-Avon et ses environs ; il a avi-

dement étudié les mœurs du temps ; il a puisé à pleines mains, mais avec beaucoup de discernement, dans les nombreuses biographies (?) de Shakespeare ; il a surtout approfondi, avec combien d'amour et de dévotion, l'œuvre du prodigieux dramaturge ; et à l'aide de tout cela il a essayé, à son tour, de nous donner une image claire et logique de l'homme Shakespeare et de nous reconstruire sa vie. A-t-il réussi ? Je n'oserais le dire. Même je me permets tout bas d'en douter. Tout ce que peuvent l'intuition et la fantaisie, secondées par l'amour et l'admiration, a été mis en œuvre ici, et le résultat définitif ? Mystère insondable, comme devant. C'est que le théâtre de Sh., la plus puissante synthèse de la vie humaine qui soit, est si formidablement — je dirais presque : si fatalement — objectif qu'on ne saurait en distiller une idée à peu près exacte, vraie pour tous, de l'homme tel qu'il a vécu. Quant aux données historiques que nous avons à notre disposition, elles sont la plupart tellement vagues ou basées sur de pures hypothèses, mêlées de tant de fantaisie et de si peu de réalité, qu'elles peuvent prêter matière à un joli roman, non à une biographie. Mais, au fond, qu'importe ? Du moment que c'est un poète de la valeur de M. van Schendel qui écrit ce roman, il n'y a que bénéfice. Son Shakespeare est un beau livre et très sympathique ; et s'il n'est pas *vrai* au point de vue historique, il l'est bien au point de vue poétique ; et, ma foi, je ne sais pas trop ce qui vaut mieux. Parmi les belles pages qui, d'ailleurs, abondent dans ce petit livre, j'aimerais surtout à citer celles vouées à la jeunesse du poète ou encore la magnifique évocation du vieux Londres déployant de plus en plus, au temps de Shakespeare, sa vie bruyante et tumultueuse.

L'ouvrage a un autre mérite encore, et ce n'est pas le moindre. Je veux dire que, s'il ne nous donne pas une idée plus nette de l'homme, en revanche il aidera certainement le lecteur attentif à mieux comprendre le poète. Or, de l'homme ou du poète, n'est-ce pas le dernier, en définitive, qui demeure le plus intéressant ?

**Van den Akker**, par Is. Querido. — Ce volume de 272 pages comprend trois essais, le premier sur le pianiste *Dirk Schäfer*, à propos de son interprétation de la troisième sonate pour piano de Chopin, le second sur *Baudelaire*, le poète et l'artiste, et le troisième, qui est aussi le plus long, sur notre peintre *Jan Toorop*. Ces essais ont soulevé de vrais enthousiasmes, tant parmi nos musiciens et nos peintres que parmi nos critiques littéraires. Pour moi, j'ignore vraiment ce que j'y admire le plus : l'analyse subtile autant que puissante du jeu de M. Schäfer, ainsi que de l'art du piano en général ; la prodigieuse évocation du génie visionnaire qui s'appelle Baudelaire, mais qui pourrait tout aussi bien s'appeler Querido ; ou la façon merveilleuse dont l'auteur pénètre, caractérise et synthétise l'œuvre de M. Toorop. Quoi qu'il en soit, M. Querido se montre de nouveau l'é-

crivain le plus universel et le plus génial prosateur que nous ayons jamais eu. Son style n'est pas des plus simples et sa prose manque souvent de sobriété, c'est convenu, et nos Faguets l'ont assez répété. Mais quel tempérament s'y révèle et quelle passion, et combien cette langue, d'une richesse inouïe, a d'éclat, de souplesse, de grandeur, de force suggestive ! Je ne sais plus quel critique l'a comparée à la musique de Bach.

Nul autre, du reste, n'excelle, comme M. Querido, à exprimer d'une manière frappante toutes les nuances, jusqu'aux plus délicates et aux plus compliquées, du sentiment et de la sensation. Quand on les rapproche de lui, la sobriété tant vantée de nos meilleurs écrivains fait l'effet de pauvreté. On a pu dire de lui qu'il accomplit à lui seul pour la prose néerlandaise ce que les poètes de 1880 ont fait à eux tous pour notre langue poétique.

Nous retrouverons bientôt cet auteur, car les journaux annoncent la publication très prochaine d'un nouveau roman de sa main, le premier de toute une série qui sera l'épopée du « Jordaan », ce vaste et grouillant quartier populaire d'Amsterdam, vivant une vie absolument à part, monstrueuse et pittoresque, que personne n'avait pénétrée jusqu'ici.

**De Opstandelingen** (*les Révolutionnaires*), par Henriette Roland Holst. — Le sujet de cette *tragédie lyrique*, en 3 actes, est la révolte du prolétariat russe contre ses oppresseurs, la lutte héroïque du travail contre le capital : sujet émouvant et grandiose qui devait passionner l'ardente révolutionnaire qu'est M<sup>me</sup> Roland Holst. Toutefois, elle n'a pas réussi à en faire une *tragédie*, malgré ce que ses vers ont de puissamment dramatique çà et là. Tout y est subjectif, l'action est presque nulle, les personnages ne vivent pas d'une vie individuelle et sont bien plus des abstractions et des idéalizations, des symboles, si l'on veut, que des hommes en chair et en os.

Par contre, si l'on excepte un certain nombre de passages plutôt didactiques, où les vers font l'effet d'assez médiocre prose, la poésie *lyrique* est d'une rare beauté. Je sais peu de poèmes, ailleurs comme chez nous, d'un rythme plus entraînant et d'un accent plus profond. M<sup>me</sup> Roland Holst n'eût-elle jamais écrit autre chose, cela suffirait à la classer au premier rang parmi les poètes modernes.

**Glück auf**, par H. Heyermans. — Mieux réussie, comme drame, me paraît cette pièce en 4 actes, la dernière en date, de M Heyermans. C'est une peinture très réaliste de la vie misérable, étudiée sur les lieux, des mineurs westphaliens, avec, comme point culminant au 3<sup>e</sup> acte, l'horrible catastrophe de Radbod, survenue vers la fin de 1908, si je ne me trompe.

Ce drame sombre et amer, touchant parfois au mélodrame, mais plein d'humour aussi, de jolies trouvailles et de vives saillies, et

offrant en outre des situations d'un irrésistible effet comique, m'a semblé, à la représentation, un des meilleurs de notre plus grand auteur dramatique. J'attendrai, pour me former un jugement définitif, qu'il me soit donné de le lire.

Joué pour la première fois en décembre dernier, *Glück auf* obtint un vif succès qui se répète à chaque nouvelle représentation.

**Vergeeten Liedjes**, par P.-C. Boutens. — Voilà plusieurs années déjà que je vous désignais M. Boutens comme un des poètes les plus délicats de langue hollandaise. Le présent recueil de *Chansonnnettes oubliées* l'élève au rang des grands poètes. Ce qu'il y avait encore d'obscur, de contourné ou de trop raffiné dans ses autres recueils a presque entièrement disparu cette fois, pour faire place à une simplicité merveilleuse, parfois un peu hautaine. Le vers y a gagné en beauté et en profondeur. Cette poésie, essentiellement aristocratique, respire un calme parfait, une joie auguste et sereine. A lire les strophes mélodieuses de ce sage, combien l'on se sent élevé au-dessus de la vie bruyante et banale de tous les jours; mais peut-être bien qu'on n'en voit que mieux la Vie.

L'influence de M. Boutens sur nos jeunes poètes, dont nous aurons à parler un jour, est incontestable.

**Proza**, par J. Everts. — Une douzaine de courtes nouvelles, très vivantes presque toutes et d'une vérité poignante. M. Everts, dont la réputation artistique ne date pas d'aujourd'hui, s'y montre, en même temps qu'un observateur attentif et profond, un admirable écrivain doublé d'un peintre ému de la nature. Cette prose vaut la meilleure poésie. Le conte qui, dans ce joli volume, m'a le plus frappé est celui intitulé *l'Enfant*. C'est un pur chef-d'œuvre de composition et de fine psychologie.

Pour clore cet article signalons deux traductions.

M. Adama van Scheltema a traduit en vers, avec observation des rythmes de Goethe, la première partie de **Faust**. Quiconque a étudié le fameux drame dans l'original sait combien la tâche est difficile, pour ne pas dire insurmontable. Cependant, tout en faisant la part aux défauts et aux infidélités, notamment dans certains passages lyriques, on peut dire que notre poète a très bien réussi. Son *Faust* ne vaut pas le *Faust* allemand, bien sûr, mais je ne serais pas étonné que ce fût, après celui de Goethe, le meilleur qui existe. C'est en tout cas l'œuvre d'un merveilleux poète.

La traduction est précédée d'une introduction et d'un commentaire d'une lecture d'autant plus recommandable qu'ils n'ont rien de prétentieux.

Une autre traduction très originale et qui vaut surtout par de grandes qualités de style, est celle de **l'Emile**, par Is. Querido. C'est

d'ailleurs moins une traduction qu'une adaptation, ainsi que le traducteur lui-même nous en prévient. Mais attendu que nous n'avons encore que les deux premiers livres, je préfère y revenir quand l'ouvrage sera complet. Toutefois je constate dès maintenant que M. Querido, partant du principe que le style de Jean-Jacques est plutôt quelconque dans son « roman de l'éducation », fait tout le contraire d'une version littérale et se soucie uniquement de garder intactes les idées pédagogiques. C'est à peine si on y reconnaîtra Rousseau, tant le style est changé ; mais je crois que son bonhomme d'Emile s'en trouvera singulièrement rajeuni.

**MEMENTO.** — A titre de curiosité notons que le professeur de philosophie à l'université de Leyde, M. G.-J.-P.-J. Bolland, a plaidé le 18 décembre dernier à Bruxelles, devant un nombreux public composé de toute l'élite intellectuelle flamande, la supériorité de notre langue sur la langue française en tant qu'instrument d'expression scientifique et philosophique. D'après le compte-rendu que donne de son discours la *Vlaamsche Gazet*, il a dit entre autres que « la langue française est, au point de vue psychologique et philosophique, une langue pauvre » ; que son œuvre, à lui Bolland, est tout simplement « intraduisible en français, cette langue manquant des mots nécessaires à cet effet » ; que « le néerlandais, si riche, si souple, si hautement développé, permet d'exprimer ce qu'on ne peut même pas dire en allemand, donc bien moins en français » ; et encore : « Notre douce langue maternelle n'est point ordinaire ; aucune langue romane n'a autant de distinction. A regarder les choses d'un point de vue plus élevé, ce sont les langues romanes plutôt qu'il faut qualifier de barbares, pour la simple raison qu'elles n'ont pas la faculté d'expression nécessaire et que, sans un apport constant de mots étrangers, elles finiraient bientôt par s'éteindre ». Tenez-le-vous pour dit ! M. Bolland a cité à l'appui de ce qu'il avançait une foule de termes, scientifiques et autres, que le français ignore ou qu'il ne peut rendre qu'à l'aide du grec et du latin. Tout cela est fort bien et les Flamands, M. Auguste Vermeylen en tête, y ont furieusement applaudi, flattés d'ailleurs de s'entendre traiter de « bâtards » et de « mulets bilingues », toujours « aux troussees de la donzelle étrangère », c'est-à-dire de la langue ou de la civilisation française. J'ajoute qu'on ne saurait envier à M. Bolland, qui lui-même a fait faire d'immenses progrès à notre langue philosophique, le plaisir de constater en public que le néerlandais est un merveilleux instrument d'expression, qui ne le cède à aucun autre. Mais je me demande où ce monsieur a pris le droit de juger de si haut et avec tant de suffisance une langue dont il ignore nécessairement les multiples et inépuisables ressources.

H. MESSET.

### VARIÉTÉS

**L'Art à Monte-Carlo.** — A l'exposition des Beaux-Arts de Monte Carlo nous retrouvons, cette année comme les précédentes, les fidèles habitués de la Principauté. M. Gabriel Ferrier nous pré-